

Évangéline qui es-tu

Léonard Forest

Volume 11, numéro 5, août–septembre–octobre 1969

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/29758ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

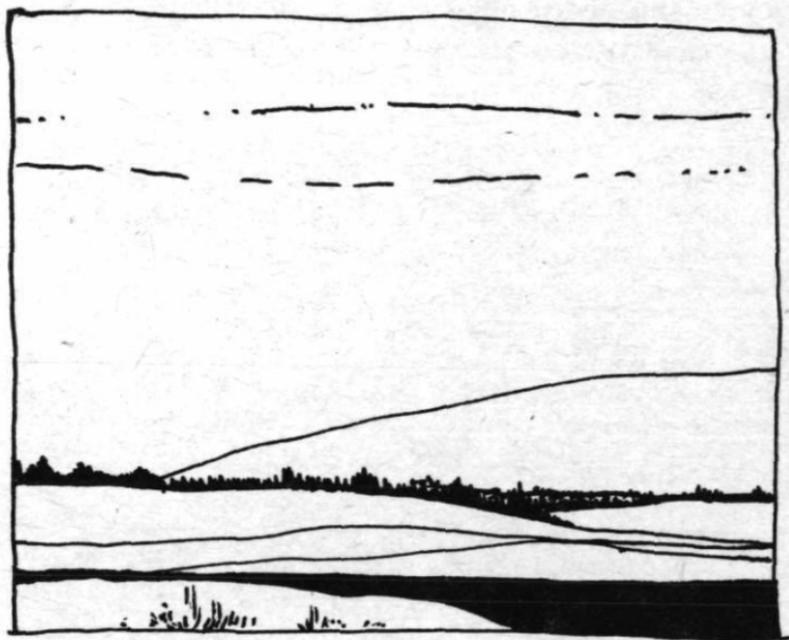
1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Forest, L. (1969). Évangéline qui es-tu. *Liberté*, 11(5), 135–143.

Évangéline, qui es-tu



Évangéline porte mal la mini-jupe. Son regard est tourné vers le passé. Elle pleure longuement une patrie perdue. Debout et stoïque à Grand-Pré (Nouvelle-Ecosse), assise et inconsolable à Saint-Martinville (Louisiane), Évangéline rumine un bonheur ancien qui s'est terminé en cauchemar. Mais le temps ne reviendra pas sur lui-même. La fidélité chaste de cette fille douce aux grands yeux sombres s'use dans un silence que nul n'écoute plus.

L'Acadie — celle du Nouveau-Brunswick surtout — n'est plus à l'heure du silence. L'Acadie fait du bruit et laisse tomber les longues jupes de la pudeur dans lesquelles mijotait un mélange de patience, de peur et de passivité. Cette Acadie nouvelle conteste sa propre fidélité. Elle l'interroge, la secoue, la redéfinit au futur. Dans ce débat souvent douloureux, parfois violent, on ne veut plus entendre les soupirs de celle qui fut, pendant un siècle, à la fois l'héroïne et la sainte, à la fois souvenir et symbole d'espoir, à la fois fierté et honte. Evangéline est l'image même de la fidélité, mais la jeune Acadie veut descendre de son socle la fidélité.

Evangéline ! Mon propos n'est pas d'en faire l'éloge, non plus de l'enterrer. On m'a demandé qui était Evangéline, et je veux répondre comme répondrait un historien, en rappelant des faits. Mais il se trouve qu'au cours d'une explication d'Evangéline, on débouche sur une série d'événements politico-littéraires qui n'ont peut-être jamais eu leur équivalent dans l'histoire des lettres et des peuples.

Evangéline, c'est un long poème épique et idyllique, en hexamètres anglais. C'est l'oeuvre de Henry Wadsworth Longfellow, descendant des premiers colons de la Nouvelle-Angleterre et qui deviendra le premier grand poète national des Américains. *Evangéline*, c'est une oeuvre littéraire (1399 vers). Ce fut le premier cri de ralliement d'un peuple dispersé. *Evangéline*, c'est un événement historique.

L'édition originale d'*Evangéline* parut à l'automne de 1847, jour de l'anniversaire de naissance de Longfellow. Il avait quarante ans. Le succès du poème fut immédiat et retentissant. Salué par les Américains eux-mêmes comme une oeuvre longuement attendue, — celle d'un poète qui tirait enfin sa matière à même le patrimoine national, *Evangéline* fut acueilli par les étrangers comme l'expression d'un nouvel exotisme revigorant : celui des grands espaces nord-américains.

Car *Evangéline* n'est pas seulement l'histoire des Acadiens dispersés de leur terre natale. C'est un poème à l'immensité et à la riche diversité de tout un continent. La deuxième partie du poème, la plus longue, décrit toute l'Amérique en même temps qu'elle raconte le long pèlerinage d'Evangéline, à la recherche de son fiancé. Longfellow, poète-peintre, amè-

ne son lecteur à travers divers états du Nord, lui fait descendre le fleuve Ohio jusqu'au Mississipi et l'entraîne au coeur mystérieux des bayous de la Louisiane. Après quoi, en passant par le Nouveau-Mexique et les montagnes de l'Ouest, il le ramènera vers les Grands Lacs. C'est à Philadelphie qu'Évangéline retrouvera Gabriel. C'est là, dit Longfellow, qu'ils sont enterrés, côte à côte, dans un petit cimetière auquel la ville bruyante tourne désormais le dos.

C'est la saveur authentiquement nord-américaine du poème de Longfellow qui explique en bonne partie son succès. Il est à noter à ce propos, que l'auteur d'*Évangéline* descendait en ligne directe des Puritains de la Nouvelle-Angleterre qui s'étaient distingués par leur anti-papisme virulent et qui furent les principaux bourreaux des Acadiens. Cet auteur propose à son peuple d'assumer l'histoire des Acadiens comme faisant partie de leur propre histoire nord-américaine. De la même façon d'ailleurs, il incluera plus tard l'histoire et la légende des Indiens dans le patrimoine national.

A tout cela, il y a une certaine justice. Un historien acadien, Pascal Poirier, ne manque pas de faire le point : « Ce poème est une idylle en même temps qu'une page d'histoire vengeresse. C'est le récit de la dispersion par un gouverneur anglais, Lawrence, de la nation acadienne, petit peuple de laboureurs et de pasteurs, vivant heureux et paisible sur les riches prairies naturelles qui bordaient, en 1755, l'antique Baie Française, devenue la Baie de Fundy, au Canada. »

« Leurs pères, premiers colonisateurs de l'Amérique septentrionale, étaient venus s'établir à Port-Royal, aujourd'hui Annapolis, à la Nouvelle-Ecosse, avant les Hollandais à New York, avant les Puritains à Boston, avant les Canadiens à Québec. » C'est moi qui souligne !

Pascal Poirier ajoute : « La description de la vie champêtre des Acadiens est d'une grande fidélité historique. » Cette phrase est inoffensive aujourd'hui, mais elle eut paru chargée d'intentions polémiques à l'époque des premières éditions du poème. Car l'oeuvre de Longfellow, en effet, suscita de violentes controverses. On mit en doute la vérité historique de l'oeuvre. On fit le procès des responsabilités. Certains voulurent démontrer que les Acadiens eux-mêmes étaient les véri-

tables coupables. D'autres condamnèrent tantôt les Anglais, tantôt les Français, tantôt les Catholiques, tantôt les Protestants. La discussion dura longtemps et attira une immense attention sur un événement historique que l'Amérique avait commencé d'oublier.

La valeur historique du poème de Longfellow bénéficie aujourd'hui d'un jugement plus serein. Presque tous s'accordent à dire que l'oeuvre, dans son ensemble, est très fidèle à la réalité. Les exégètes de Longfellow — ils sont nombreux et tenaces — ont repéré la presque totalité de ses sources. Pour l'époque, il s'agissait des meilleures sources disponibles. Dans le cas, en particulier, de l'Abbé Raynal et de Thomas C. Haliburton, il s'agit de témoignages qui conservent encore aujourd'hui leur autorité.

En fait, Longfellow a procédé un peu comme un cinéaste procéderait de nos jours s'il voulait inventer une histoire à partir d'une situation réelle. Il se documenta scrupuleusement sur tous les aspects de son sujet. Son propre journal — qu'il tint religieusement durant toute sa vie littéraire — témoigne de ses préoccupations de chercheur. Ainsi, pour mieux rendre compte des nombreux décors où se déroule l'action, il lut d'innombrables récits de voyage, précis géographiques, études sur la faune, etc. Il assista même, émerveillé, au « Diorama » d'un certain monsieur Bonvard. Ce *diorama* consistait en une toile mobile, longue de trois milles et qui faisait dérouler les paysages du Mississipi. C'est pourquoi l'aboutissement de son travail nous apparaît comme une espèce de grand documentaire lyrique, genre poétique qui n'est plus à la mode, mais qui semblait répondre aux besoins d'une autre époque.

La controverse aidant, *Évangéline* ne tarda pas à faire le tour du monde. L'oeuvre connut d'innombrables ré-éditions. On estime qu'il y en eut au moins deux cent soixante-quinze, avec ou sans illustrations, avec ou sans introductions ou commentaires. Par ailleurs, on a catalogué au moins cent trente traductions du poème, en français, en allemand, en danois, en espagnol, en flamand, en hollandais, en italien, en polonais, en suédois, en tchèque et en japonais. (La traduction française qu'en fit Pamphile Le May, dès 1865, reste l'une

des plus agréables à lire et rejoint parfois, mais brièvement, les qualités sonores et évocatrices du poème original. Monsieur Ernest Martin, de l'Université de Poitiers, exégète renommée de l'*Évangéline* de Longfellow, exprime l'avis qu'une bonne traduction de l'oeuvre, en prose ou en vers, reste à faire.)

En plus des ré-éditions et traductions, le poème fut adapté pour la scène (plusieurs fois), mis en musique, transformé en opéra-bouffe et connut plusieurs versions cinématographiques, dont la plus célèbre, en 1929, mettait en vedette Dolorès del Rio. Ajoutons à ce bilan les quelque deux cent cinquante livres ou articles qui, depuis 1847, ont traité soit du poème de Longfellow soit de son sujet : les Acadiens.

Ceux qui auraient pu le plus légitimement contester l'oeuvre de Longfellow, c'est-à-dire les Acadiens eux-mêmes, l'ont au contraire accueilli comme on accueille une délivrance. Ils auraient pu juger bien insuffisant ce compte-rendu d'une Expulsion dont la cruauté se racontait encore, au coin du feu. Ils auraient pu demander que l'auteur américain nomme plus clairement les bourreaux (qui furent surtout américains). Ils auraient pu protester que le sort tragique de cette Évangéline n'était pas l'effet d'un seul hasard malheureux, mais le résultat d'une volonté systématique de démembrement de la grande famille acadienne. Vivant eux-mêmes dans la résignation et la honte, ils auraient pu ne pas reconnaître l'héroïne de la résignation. Mais ce n'est pas ce qui se passa. On sait par de multiples témoignages que partout, au fond de leur isolement, les Acadiens reçurent parmi eux Évangéline comme une soeur retrouvée.

La situation des Acadiens, en 1847, un siècle après le « Grand Dérangement », n'était que la continuation douloureuse de la Dispersion. Littéralement, la nation était *dispersée* en petits îlots qui vivaient chacun dans l'isolement et, très souvent, la crainte. On trouvait des groupements acadiens ici et là en Nouvelle-Ecosse et au Cap-Breton, le long des côtes du Nouveau-Brunswick, en Gaspésie, aux Iles-de-la-Madeleine. Sur toutes ces plages qu'ils avaient été les premiers à connaître et à aimer, ils vivaient comme en pays

étranger et hostile. Leur présence n'était que tolérée par ceux qui les avaient dépossédés. Si l'Anglais parfois négociait avec eux, c'était pour les mieux maintenir dans un total esclavage économique. Heureux pourtant parmi les siens, têtus à s'accrocher aux falaises d'un pays qu'il avait habité dans la joie, l'Acadien ne pouvait supporter le regard d'autrui. Sa misère l'humiliait. Elle lui confirmait son infériorité et son indignité. L'Acadien vivait la Dispersion non pas comme une victime, mais comme un coupable.

Et puis, ce poème éclate au-dessus de l'Amérique. Il se répand à la fois comme une flamme et comme une grande musique médiatrice. L'acadien est identifié, son histoire est proclamé. Son destin même est devenu le sujet d'une oeuvre maîtresse par un maître-poète. Ses malheurs et son courage émeuvent tout un continent. L'Acadien peut enfin affronter le regard des autres. Et c'est ainsi qu'*Évangéline*, oeuvre littéraire, écrite par un étranger, devient, pour les Acadiens, un événement historique. Un cri de ralliement. Un espoir.

Ernest Martin a écrit : « *Évangéline* est, à cet égard, une oeuvre unique dans la littérature de langue anglaise. Il n'est pas, à notre connaissance, de poème dont l'histoire soit plus attachante, dont l'influence imprévue, mais considérable et heureuse, montre mieux le rôle subtil et puissant de l'invention littéraire. *La suite merveilleuse d'Évangéline*, c'est la résurrection de ce peuple acadien dont Longfellow avait chanté les vertus, pleuré les souffrances et la destruction ; c'est aussi la réhabilitation morale de toute une race, l'espoir et la fierté revenus au coeur d'un million d'âmes, le plus beau bienfait posthume capable d'ajouter à la gloire d'un poète qui fut de son vivant aussi populaire par sa bonté que par son talent. »

D'emblée, les Acadiens dispersés de la fin du 19^e siècle, adopte l'héroïne que leur offre le poète américain. Cette Évangéline, modèle de fidélité et de courage, leur paraît symboliser « toutes les souffrances morales et physiques endurées par les Acadiens après leur déportation. » Sans doute aussi qu'ils sont profondément touchés par le tableau que peint Longfellow de la vie de leurs ancêtres dans l'ancienne Acadie. Ce portrait confirme un souvenir. Cette description émue

fait vibrer les cordes d'une nostalgie tenace. Le poète a légitimé le passé.

Écoutons encore une fois Ernest Martin: « *L'Évangéline* de Longfellow, aussitôt célèbre dans toute l'Amérique du Nord, allait précisément contribuer, pour une large part, à faire naître ce souffle nécessaire, redonner à l'Acadie mourante la volonté de vivre, et ranimer puissamment chez tous les Acadiens dispersés la flamme presque éteinte de leur ancienne fierté française. »

Martin ajoute: « En 1865, un jeune poète canadien, Pamphile Le May, publie une bonne traduction en vers d'*Évangéline*. C'était mettre à la portée de tous les Français de l'Amérique du Nord le récit émouvant, et en somme véridique, de la déportation, la réhabilitation (par un poète étranger célèbre et jouissant d'une autorité morale immense) de tout un petit peuple qui n'avait plus maintenant à baisser la tête. »

Dans sa « Suite merveilleuse d'un poème », Ernest Martin évoque les divers événements du relèvement acadien :

- En 1887, est fondé à Weymouth, en Nouvelle-Ecosse, un nouveau journal acadien de langue française: *L'Évangéline*.
- En 1889, Rameau de Saint-Père publie en deux volumes, une histoire de l'Acadie.
- En 1889 également, l'abbé Casgrain publie son *Pèlerinage au pays d'Évangéline*.
- En 1890, la troisième « Convention acadienne » se réunit au milieu du groupe de la Baie Sainte-Marie, à la Pointe-de-l'Église où l'année suivante un ordre français, celui des Eudistes, devait ouvrir un deuxième grand collège acadien.
- En 1919, dans toute l'Amérique du Nord, une vaste campagne de publicité touristique est lancée par le Canadian Pacific Railway, en faveur de la Nouvelle-Ecosse et particulièrement du « pays d'Évangéline ».
- En 1920, le C.P.R. fait dévoiler à Grand-Pré, en grande pompe, une statue d'Évangéline, commandée à deux sculpteurs acadiens: Philippe Hébert et son fils Henri.
- En 1919 également, le C.P.R. cède « au peuple acadien » l'emplacement de l'ancienne église de Saint-Charles de Grand-Pré.

- En 1921, la Société acadienne de l'Assomption convoque une « Convention nationale » et prend solennellement possession du terrain de l'église de Grand-Pré.
- En 1922, bénédiction de la pierre angulaire de l'église-souvenir de Grand-Pré.
- En 1923, une oeuvre magistrale paraît à Paris : *La tragédie d'un peuple*. Son auteur, Emile Lauvrière, avoue que le poème de Longfellow, *Evangéline*, fut le point de départ de son travail. « Grâce donc à M. Lauvrière et au poème *Evangéline*, la France reprenait contact avec l'Acadie renaissante. » — E. Martin.
- En 1926 et 1927, en Louisiane : création d'une grande route touristique pénétrant jusqu'au coeur de l'Etat, et dénommée « Evangeline Highway » ; aménagement du « Longfellow-Evangeline National Park, » dans la paroisse de Saint-Martinville.
- En 1930, une délégation acadienne Louisianaise assiste aux fêtes commémoratives du 175e anniversaire de l'Expulsion, à Grand-Pré.

“Un commencement de liaison venait de s'établir entre les deux principaux groupes acadiens d'Amérique, celui du Nord, toujours à demi brimé et pauvre, celui du Sud, tout à fait libre et très prospère. » E. Martin.

A Montréal, le 26 août, plus de 15,000 Canadiens se réunissent au Parc Lafontaine pour acclamer la délégation Louisianaise.

- En 1931, une délégation acadienne des Maritimes se rend en Louisiane.

Depuis ces années-là, de nombreuses autres manifestations ont eu lieu sous le patronage d'Evangéline. Improvisé par les Louisianaises, lors de leur premier voyage à Grand-Pré, le « costume » d'Evangéline se répand à travers toute l'Acadie et ajoute sa note de couleur et de charme à toutes les manifestations populaires et patriotiques. Son authenticité est suspecte, mais la nostalgie ne s'embarrasse pas souvent de scrupules documentaires. Entre-temps, une chanson composée par un prêtre de la Congrégation Sainte-Croix, à Memramcock, le Rév. Père A.-T. Bourque, a été chaleureusement accueillie au sein du riche folklore acadien. Elle s'intitule « *Evangéline* ».

« Je l'avais cru, ce rêve du jeune âge »

« Qui, souriant, m'annonçait le bonheur. »

Donc, les Acadiens des derniers cent ans ont choisi de se reconnaître dans l'oeuvre de Longfellow. Le poème leur donnait, pour ainsi dire, un endroit où se retrouver. Maintenant que le poète les avait tirés de leur dispersion pour les réunir en un même lieu poétique et mythique, eux-mêmes pouvaient prendre l'initiative de se rallier et de se regrouper, de s'identifier et de s'exprimer. Une nouvelle Acadie — un peu mythique, elle aussi — allait naître. Elle n'aurait pas de frontières précises, mais elle aurait un grand souvenir à partager.

Évangéline, c'est ça.

L'Acadie d'aujourd'hui, l'Acadie des jeunes, l'Acadie-à-faire conteste une héroïne qui ne s'est guère mise à la mode du jour. La violence même avec laquelle une partie de la jeunesse actuelle renie sa douce Évangéline, cette violence trahit l'importance qu'elle a eue dans la pré-histoire de l'Acadie contemporaine.

An fond, ce n'est pas Évangéline que l'Acadie conteste, mais elle-même. Et qui dira que cela n'est pas la forme la plus dynamique de la fidélité ?

Peut-être faut-il maintenant laisser dormir Évangéline, qui a beaucoup voyagé.

LÉONARD FOREST

Les deux principales sources livresques de cet article sont : MARTIN, Ernest, *L'Évangéline de Longfellow et la Suite merveilleuse d'un poème*, Hachette, Paris, 1936.

HAWTHORNE and DANA, *The Origin of Longfellow's, Evangeline*, in *The Papers of the Bibliographical Society of America*, Vol. 41, 1947.